



**ASHSM
SVMM**

*«Monsieur
le Suisse»*

JOMINI
un républicain
et ses empereurs

DOMINIC M. PEDRAZZINI

« Monsieur le Suisse... » Jomini, un républicain et ses empereurs
est la version écrite d'un exposé présenté aux membres de
l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires à Payerne,
le 29 septembre 2000.

Légende de la photo de la page de couverture :
Le général Jomini (Collection du Centre d'iconographie genevoise)

Publications de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires

Krieg und Gebirge – La guerre et la montagne – La guerra e la montagna.
Auvier, Editions Gilles Attinger, 1988. 287 p.

Die Kriegsmobilmachung der schweizerischen Armee und der Aktivdienst 1939-1945 – La mobilisation de guerre de l'armée suisse et le service actif 1939-1945, Berne, ASHSM/SVMM, 1990. 88 p.

La guerre et la montagne – Krieg und Gebirge – Mountains and Warfare. Actes du
XVII^e Colloque CIHM, Berne, ASHSM/SVMM, 1993. 2 vol.

La prise des Tuileries le 10 août 1792, ASHSM, Bibliothèque militaire fédérale,
1993. 93 p.

1945-1995 : Vom Ende des Zweiten Weltkrieg zur neuen Weltordnung – 1945-1995 : de la fin de la Seconde Guerre mondiale à un nouvel ordre mondial. Bern,
SVMM/ASHSM, 1995. 116 p.

Claude Bonard ; Philippe Coet: *Guide des musées, des monuments, des fortifications et des curiosités militaires de la Suisse.* Berne, ASHSM/SVMM, 1991,
157 p. (dactylographié)

Beiträge zur Forschung – Travaux & Recherches 1997. Bern, SVMM/ASHSM.
173 p.

1648 - 1798 - 1848 - 1998. 350 Jahre bewaffnete Neutralität der Schweiz - 350 ans de neutralité suisse. Bern, SVMM/ASHSM, 1999. 117 p.

Suworow in der Schweiz/Souvorov en Suisse. Actes du Colloque Souvorov du bicentenaire (1799-1999). Zürich, SVMM/ASHSM, Thesis Verlag, 2001. 270 pp.

Bonaparte et les Alpes. Actes du colloque Bonaparte du bicentenaire. Zurich,
ASHSM, Thesis Verlag. (à paraître).

Dominic M. Pedrazzini

**« Monsieur le Suisse... »
Jomini
un républicain et ses
empereurs**

Berne

Association suisse d'histoire et de sciences militaires

2001

Le titre peut surprendre, tant on aborde habituellement le général Jomini sous l'angle du théoricien, de l'écrivain ou du penseur militaire. On a parlé du « devin de Napoléon » ou de « l'augure d'Alexandre », sans saisir toujours les contrastes d'une personnalité généreuse et controversée.

La carrière de l'illustre Payernois offre à l'examen autant d'avatars que de succès. Carrière – faut-il le rappeler brièvement – qui conduisit Jomini de l'apprentissage de commerce à celui des armes, du secrétariat à la finance, de la spéculation aux combinaisons tactiques, des états-majors aux cours impériales. Ses séjours varieront à l'envi. Le développement de sa pensée et de son action se nourriront aussi bien de stratégie que de politique ou de littérature militaire, d'histoire ou de patriotisme que de diplomatie, tout au long d'un parcours finalement glorieux mais passablement chaotique.

L'inclinaison la plus forte de sa trajectoire s'inscrit sans conteste lors son passage à l'ennemi après la bataille de Bautzen en 1813. Et c'est là, plus précisément, que surgit dans toute la force de sa décision, le républicain qu'il demeurera toujours, même à l'ombre des monarques. Or, seule toute la lumière convient aux républicains ! Elle fit à Jomini forcément défaut. En effet, comment appliquer à l'autocratie napoléonienne ou tsariste les principes élémentaires de la liberté d'expression, de l'égalité de traitement, de la fraternité d'armes et de plume ?

S'agit-il de confondre en république la notion révolutionnaire du gouvernement par le peuple ? Ce n'était en tout cas pas la notion antique et élitiste qu'avait reprise, au début, au compte de ses plus éminents acteurs, le siècle des Lumières. Jomini, comme Bonaparte ou Alexandre I^{er} de Russie, appartenaient à ce courant, par ses origines et son éducation. En tout état de cause, la république terroriste de 1792, n'avait rien de commun avec celle de Platon ou de Cicéron, hormis les germes de la dictature. La manipulation des masses et des idées, l'art de la victoire, recourent toujours à une stratégie. Encore faut-il en maîtriser les conséquences !

Au gré de ses hautes relations, nous allons tenter de découvrir un autre Jomini. Mais auparavant, empruntons avec lui les chemins qui déboucheront, sinon immédiatement sur la voie impériale, du moins dans les allées de la renommée.

Les chemins de traverse (Payerne 1779 - Berne 1800)

De souche bourgeoise, des Jauminier se rencontrent dans le pays de Vaud au début du XV^e siècle. Ils évoluent au nombre des notables de l'antique cité de Payerne. Faut-il accorder aux Jomini une ascendance italienne ? Le patronyme semble plutôt dériver du génitif latin utilisé dans les actes : Jomini, fils de Jominus. Des membres de cette famille, passée à la Réforme au XVI^e siècle, revêtent la charge de banneret et syndic, comme le père d'Antoine-Henri. La naissance de ce dernier, en 1779, coïncide avec l'essor des idées nouvelles. L'indépendance vaudoise nourrit les esprits et enhardit les vassaux de Berne à l'émancipation. Les héros antiques, appris au collège ou exportés de France, enflamment les imaginations et engendrent toutes les utopies. Comme Bonaparte, Jomini revit les épopées et range ses camarades en bataille.

A l'encontre de Bonaparte, il ne suivra pas d'écoles militaires mais s'affirmera en autodidacte, dans une étude personnelle, passionnée et pragmatique des grandes batailles. L'exercice constant de l'observation, de l'analyse et de la déduction de phénomènes répétitifs et quantifiables, à toutes fins d'élimination et de conquête, autrement dit de phénomènes guerriers, répondent à son intelligence, capable de sérier, de cataloguer à l'infini. Pris par l'engouement ambiant pour la libération de son pays, Jomini se forge une âme helvétique, fière et républicaine. Ce sentiment patriotique semble peu tempéré par l'influence de sa mère, une Marcuard, proche de Berne ; une branche de la famille, anoblie par l'Autriche, venait d'y fonder une banque bientôt renommée.

C'est d'ailleurs dans cette direction que le jeune Antoine-Henri sera vainement engagé par son père, le banneret Benjamin Jomini. Mais auparavant déjà, l'enfant manifeste son indépendance d'esprit. Mis en pension à Aarau pour apprendre l'allemand, il refuse d'être exploité comme enseignant tout en devant payer sa pension et quitte sans délai l'Ecole Haberstock. Apprenti payant à la banque Preiswerk de Bâle, il refuse tout aussi net de corriger les bévues du comptable et s'en va. Têtu, Jomini manifeste déjà cette obstination, cette conscience affichée de sa valeur. L'attitude irritera ses supérieurs, prêts à profiter de conseils discrets, mais non de leçons soulignant leur incompétence.

En 1796, il est envoyé par son père à la banque Mosselmann, à Paris. Sous le Directoire, l'affairisme, la spéculation, la corruption se répandent dans tous les milieux. Le jeune Suisse veut tenter sa chance et s'associe avec un compatriote Rochat. Le voilà agent de change, à dix-sept ans ! Les affaires sont florissantes jusqu'au jour de la banqueroute, un an plus tard. Tout est perdu ou presque, fors la passion mathématique de la tactique. Le jeu des chiffres et des ensembles, l'analyse de la manœuvre et des manœuvriers, l'extraction de règles permanentes stimulent sa vocation militaire.

En 1798, Jomini croise le chemin du chef de bataillon Keller, en route pour la Suisse. Il vient d'être nommé ministre de la Guerre de la jeune République helvétique et propose à son compatriote la fonction d'aide de camp avec le grade de lieutenant. Hélas, Keller apprend, à la frontière, qu'il n'est plus ministre. Peu importe, Jomini s'adresse à son successeur Repond ¹. Volte-face qui lui vaut d'être engagé, provisoirement, en tant que secrétaire, non pour son savoir guerrier mais pour sa belle écriture ! Sous le ministre Lanther ², Jomini projette une nouvelle organisation militaire helvétique, se dépense en planifications défensives et inspections sur le terrain. Capitaine, il parvient, en 1800, au grade de chef de bataillon, adjoint au ministre de la Guerre. C'est l'année de Marengo. Il prévoit le passage de Bonaparte au Grand-Saint-Bernard. Le « devin » vient de rendre son premier oracle.

Les allées de la renommée (Paris 1801 - 1809)

En 1801, Jomini démissionne et retourne à Paris, trouve un emploi dans la maison Dupont, fournitures et équipements militaires. En fait, cette aubaine « alimentaire » va lui permettre de terminer, en 1803, son *Traité de grande tactique*. Flairant le succès, il démissionne à nouveau. Hélas, éconduit chez Murat, chez l'ambassadeur de Russie déjà, il se précipite chez le futur maréchal Ney qui va devoir lever des troupes helvétiques.

Ney, plus enclin à l'action qu'à l'analyse, le prend à titre étranger, au poste d'aide de camp... au camp de Boulogne. En vue de l'invasion de l'Angleterre, Napoléon y prépare ses troupes par de savantes manœuvres. L'une d'elles, réussie

¹ Nicolas Repond, *1743, adjudant-général de l'armée helvétique, membre du comité militaire à Lausanne, délégué à l'assemblée de Payerne auprès du général Brune 1798, ministre de la Guerre sous la République helvétique, 1798 (DHBS, T. V, p. 444).

² Joseph (de) Lanther, officier au service de France, ministre de la Guerre sous le Gouvernement helvétique 1799, vice-président du Conseil municipal de Fribourg 1831, + 1832 (DHBS, T. IV, p. 453).

par Ney mais revue et articulée par Jomini, provoque l'indéfectible jalousie des généraux et la constante malveillance du maréchal Berthier, major général de la Grande Armée.

La première fois que Jomini rencontre Napoléon, c'est à Kissendorf, en Bavière, lors de la campagne de 1805, pendant la bataille d'Elchingen. Aide de camp de Ney, Jomini, mort de fatigue s'endort dans le lit du pasteur. Pendant son sommeil, une voix le réveille en sursaut. Rêve-t-il ? Non, c'est bien la voix de l'empereur qui réclame Ney. Jomini se précipite dans l'escalier et aperçoit Napoléon, marchant de long en large, trempé de boue, dégoulinant de pluie. Jomini s'annonce, nullement intimidé.

Jomini a compris l'objet de la visite, va au-devant des questions, résume la situation. Napoléon semble satisfait des précisions et s'exclame : « A la bonne heure ! voilà de la bonne besogne. Que diable me disait donc Murat ? Si j'avais su cela... » En effet, s'il avait su cela, il ne serait pas venu par un temps pareil ordonner au maréchal Ney ce qui s'exécutait déjà. Jomini se plaît à deviner la phrase inachevée. Comme le dira Sainte-Beuve : « (...) Sa montre était réglée sur celle du grand capitaine ³. »

L'occasion de voir l'empereur, en privé, se présente en fin d'année 1805. Après son éclatante victoire à Austerlitz sur les Austro-Russes, Napoléon a établi son quartier général au château du prince de Kaunitz. Jomini traverse le champ de bataille pour y porter l'annonce de la mainmise française sur le Tyrol. « Monsieur le Suisse », comme on l'appelle alors, est introduit. Il glisse, avec les dépêches, son *Traité de grande tactique*. L'empereur, debout derrière une table, s'enquiert de la dernière position de Ney et du contenu du paquet.

- Deux volumes de stratégie, Sire, répond Jomini.
- Qui me les adresse ?, demande Napoléon.
- Un jeune chef de bataillon ; un Suisse faisant fonction d'aide de camp du maréchal.
- Comme vous en somme ?
- Comme moi, Sire ⁴.

L'empereur dépose alors les volumes sur le coin droit de son bureau, celui des documents à lire en priorité. Peu de temps après, à Schönbrunn, Napoléon découvre dans l'ouvrage de Jomini l'énoncé de ses pensées les plus secrètes et

³ Xavier de Courville : Jomini ou le devin de Napoléon. Lausanne, CHPM, 1981, p. 41.



Le maréchal Berthier, inquiet du génie de Jomini. (L.P Closuit : Mémorial du passage de Bona- parte et de l'Armée de réserve au Grand Saint-Bernard, p. 130).

s'en étonne. Il veut sévir, puis estime que les vieux généraux adverses ne lisent plus et que les jeunes officiers qui lisent ne commandent pas encore ! De fait, le 27 décembre 1805, Jomini est attaché à l'état-major du VI^e corps avec le grade de colonel.

A son apogée, vainqueur des Autrichiens, Napoléon occupe, à l'automne 1806, le palais archiépiscopal de Mayence et convoque Jomini. Il ne le reconnaît pas tout de suite. Le colonel s'annonce. L'empereur se souvient du *Traité de grande tactique* et souligne la priorité des principes – immuables – sur les systèmes, variables par définition. Jomini évoque sa carrière et les entrevues précédentes. Quand Napoléon lui fait part de son admiration pour Masséna, « Monsieur le Suisse » ne peut s'empêcher de demander la raison de la dispersion des forces à la bataille de Zurich. Nullement choqué par la liberté du propos, Napoléon abonde dans son

sens, puis passe à la bataille suivante contre les Prussiens. Mais où rejoindre l'empereur ?

- A Bamberg, rétorque Jomini.
- Comment connaissez-vous ma destination ?
- La carte de l'Allemagne, Sire ⁵.

Lors de la bataille de Léna, Jomini charge, sabre au clair, avec le maréchal Ney à qui il apporte les ordres de l'empereur. Inquiet, ce dernier le voit revenir avec plaisir, le lendemain, et lui pardonne son abandon forcé. Ne s'agit-il pas, maintenant, d'entrer à Berlin ? Jomini prévoit le passage de l'Elbe à Wittenberg et à Dessau, ce qui se produit le 27 octobre 1806. La Prusse est effondrée. Il ne reste, sur le continent, plus que la Russie à abattre. A Potsdam, « Monsieur le Suisse » est aux côtés de l'Empereur. Au musée de Sans-Souci, le vainqueur se saisit de la montre du Grand Frédéric et la glisse dans la poche du colonel payernois.

Le 7 novembre, Napoléon exige un rapport sur une opération à mener en Silésie. Jomini y voit les prémices d'une annexion de la Pologne, hypothèse redoutable qui provoquerait l'alliance de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie et, à

⁴ Courville, *op. cit.*, p. 52.



A Tilsit, en 1807, une entrevue se déroule entre Napoléon, le tsar Alexandre, le roi et la reine Louise de Prusse. Le Tsar songe-t-il déjà à détourner de l'Empereur son devin ? (Histoire de la Russie et de ses relations avec la Suisse, Pregny 1999. p. 235)

moyen terme, le risque d'un conflit généralisé et permanent pour soutenir un édifice, à son avis, sans base ! Peu après, l'empereur l'aborde : « Vous voilà, Monsieur le politique ? Je savais que vous étiez un bon militaire ; je ne savais pas que vous étiez un mauvais diplomate. Il faut que chacun se mêle de son métier. »

A la mi-janvier 1807, Napoléon convoque Jomini à son quartier général de Varsovie. Ney devait tenir la place de Mlava et n'y est plus. Il lui demande où a passé le commandant et son corps d'armée. Jomini, fort embarrassé d'aller à la recherche du maréchal et de le ramener, pense pouvoir tourner la désinvolture du brave des braves en sa faveur. Napoléon est satisfait de la manœuvre ; en réalité, stratagème de Jomini qui correspond parfaitement à son dessein. Cette fois, hélas, le hasard de la prise d'une estafette, dévoile à l'ennemi les plans français...

Un peu plus tard, lors de la bataille d'Eylau en février 1807, Jomini est chargé par l'empereur d'une mission de reconnaissance de laquelle il revient, indiquant l'avance des Russes. Napoléon gagne l'avant-garde et organise lui-même la défense. La Vieille garde développe une muraille d'acier autour de lui. L'ennemi stupéfait s'arrête et reflue. Si l'hiver a raison des deux armées, l'empereur s'accorde un moment de répit ; sa cour se reconstitue à Finkenstein. Jomini, malade, se

retire en Suisse pour rétablir sa santé par des bains. Souffrant de maux de tête et de rhumatismes, il obtient de Berthier un congé de plusieurs mois. Ainsi, ne participera-t-il pas à la victoire de Friedland le 14 juin 1807, ni au fameux traité de Tilsit au terme duquel se modifie la carte de l'Europe.

De retour aux armées, Jomini revoit une amie de longue date, Dorothée de Zastrow, qui n'a que le tort d'être prussienne et de déplaire ainsi au maréchal Ney. Toute perspective matrimoniale s'envole. Jomini peut achever la rédaction de son ouvrage sur la guerre de Sept Ans. Sa situation n'est pas très claire. Appartient-il à la maison de l'empereur ou au VI^e corps ? Il espère en devenir le chef d'état-major. Sur un soi-disant malentendu de Berthier, il est affecté à un état-major de brigade dont il abhorre le commandant.

Dépité, il adresse sa démission directement à Napoléon qui s'offusque de son impertinence et reporte la faute sur Berthier qui la reporte sur Dufresne, l'intendant militaire. L'entrevue risque de tourner au vinaigre. Heureusement, Napoléon avait donné des ordres pour nommer, sur ces entrefaites, Jomini chef d'état-major du VI^e corps et baron d'empire. Plus que jamais, Berthier, mortifié, est décidé à faire payer au Suisse les faveurs de Sa Majesté.

Le maréchal Ney lui-même lui tiendra rigueur, pendant la campagne d'Espagne, d'être son prétendu souffleur et, selon la rumeur parisienne, de le mener par le bout du nez ! Malgré tout, Jomini fait valoir son opinion en dépit de solides inimitiés. Les événements l'empêchent de justesse de se battre en duel avec le général Colbert. Les complications de la guerre d'Espagne (1809) ne retardent pas le départ de l'empereur pour Vienne. Une cinquième coalition se prépare à l'est de l'Europe. Napoléon à peine parti, des conflits de compétence entre les maréchaux Soult et Ney éclatent à tout propos. On prête à Soult des vues sur le trône de Portugal.

La voie impériale (Schönbrunn 1809 - Leignitz 1813)

Jomini est chargé d'informer Napoléon de la situation. Leur premier entretien, à Schönbrunn, confirme une fois de plus leur identité de vues. Le fait de s'adresser directement au chef suprême de l'Empire grise Jomini. Il ne sait plus se taire. Si le souverain apprécie cette franchise qui le change des propos serviles de son entourage, les courtisans sont loin d'applaudir aux remarques acerbes d'un simple colonel – suisse de surcroît – prétendant donner à tous des leçons de conduite au nom de la grande tactique. A chacune de ses conversations avec l'empereur, il s'attire de nouveaux ennemis. Certains ajoutent qu'une charmante Autrichienne, Thérèse Zeeder, le distrait de ses véritables devoirs.

En août 1809, Napoléon reçoit Jomini à Schönbrunn devant une immense carte de la péninsule ibérique et informe le colonel du développement de la campagne d'Espagne. Ce nouvel entretien comble Jomini de joie. Il est dans la confiance de l'empereur ! Qu'espérer de mieux pour qui nourrit l'ambition de recevoir, enfin, un vrai commandement à la tête d'une armée !

De retour à Paris, au moment de rejoindre l'état-major de Ney, Jomini apprend que le maréchal, excédé de la réputation de son chef d'état-major, demande pour lui une autre affectation. De colère, il veut présenter sa démission. Lui, si expert en tactique guerrière, est mentalement démuni lorsqu'il s'agit de stratégie civile. Puisqu'il en est ainsi, il proposera ailleurs ses services. Dès 1805, puis en 1807 et 1808, la Russie lui a fait des offres, chaque fois repoussées par fidélité à l'empereur. Tant soit peu rasséréné par ses amis, il sursoit à l'envie d'y répondre.

Un agent russe de haut vol, Tchernitchev, décèle la vulnérabilité d'un Jomini ulcéré et entreprend de le faire basculer dans le clan du tsar. Il tisse sa toile autour du malheureux : des propositions d'avancement, de traitement et même un titre de baron de Salavaux (résidence de sa sœur), sont avancés. Jomini grand nerveux, toujours souffrant – ne s'appelle-t-il pas lui-même « moribondus » ? – s'en va prendre les eaux de Baden en Argovie. Le 28 octobre 1810, il y rédige une nouvelle et solennelle lettre de démission de son emploi d'adjudant-commandant à l'intention du prince de Neuchâtel. De passage à Berne, il reçoit l'ordre de se rendre immédiatement à Paris, chez le ministre de la Guerre. Le 15 décembre, le maréchal Clarke, bienveillant, arrive à le raisonner et se porte garant de sa soumission à l'empereur.

Au courant des offres russes, Napoléon venait de nommer « Monsieur le Suisse », général de brigade. L'évasion n'est, en fait, que partie remise ! Les Rus-



« Monsieur le Suisse » général de brigade au service de Napoléon I^{er} (Xavier de Courvillat : Jomini ou le devin de Napoléon).

ses ne lâchent pas leur proie. La faillite de la banque Bourcardt de Bâle met Jomini dans une situation financière précaire. Quelques signes de Napoléon ne compensent pas une position inconfortable. L'année 1811 lui apporte toutefois la satisfaction d'achever son *Traité des grandes opérations* et de convoler en justes noces avec mademoiselle Roselle, de Fontenay-sous-Bois. Après un nouveau refus, les Russes relâchent quelque peu l'étau autour de Jomini. Tchernitchev plie bagage au début de 1812.

Le tsar Alexandre ne peut accepter la perspective napoléonienne d'une restauration de la Pologne. L'alliance

franco-russe est rompue. La guerre devient imminente. Jomini est mal à l'aise à l'idée de reprendre les armes. Ce d'autant plus, contre le tsar dont il recherche l'appui. Ce dernier lance, en avril 1812, un ultimatum à Napoléon : évacuer l'Allemagne au-delà de l'Elbe. Avec l'Angleterre et la Suède, la Russie forme la 6^e coalition contre la France. Napoléon dispose alors de la plus puissante armée d'Europe avec 423 000 hommes, dont seulement 120 000 Français, contre 150 000 Russes.

Au début de la campagne de Russie, Jomini reçoit la charge de gouverneur de Vilna en Lituanie. Il doit y organiser une base logistique importante. L'empereur lui donne le détail de sa mission et lui révèle son intention de poursuivre, coûte que coûte, sa progression vers Moscou. Jomini n'hésite pas à rétorquer que la paix serait de loin préférable ! A Vilna, il ne dispose d'aucun moyen pour remplir sa charge. Les troupes arrivent en masse, outre les rôdeurs, retardataires, blessés et malades qui, dès les premières semaines, traînent le pas et encombrant les axes. Les bagages considérables de la cour et des états-majors ralentissent les mouvements. Excédé par un rapport alarmiste de Jomini, Napoléon l'invite à se lever plus tôt et à surveiller de près les manutentions.

Comble de malchance, un obscur général est nommé gouverneur de la Lituanie. Selon des témoins, « l'amour-propre désordonné et aveugle de Jomini se heurte

aussitôt au caporalisme hautain de M. de Hogendorp ». Alerté, l'empereur blâme Hogendorp et assigne Jomini à Smolensk. Même tâche insurmontable qu'à Vilna. Davantage même, puisque cette place devient l'une des positions de repli majeures lors de la retraite de Russie. La retraite depuis Moscou se transforme vite en calvaire. Une fois Berthier à Smolensk, Jomini se charge de guider les débris de la Grande Armée pour qu'elle franchisse la Bérésina.

L'épisode est connu. Jomini n'échappe pas à un bain glacé. Il dissuade Napoléon de vouloir attaquer Koutousov. La fièvre le saisit, il s'enfuit en calèche, échappe de peu à la capture des cosaques, se remet, achète un traîneau que son propre cousin, Tavel, lui vole au moment de passer le Niémen. Arrivé à Dantzig, il retrouve son beau-frère et adjudant Fivaz à l'hôpital. Il y apprend le départ de Napoléon, l'anéantissement de l'armée et reçoit l'ordre de se rendre au plus vite à Paris.

Déçu de ne pas être reçu par l'empereur, Jomini revendique, vainement, un grade supérieur et un commandement, car la guerre reprend en Saxe. De fait, il redevient chef d'état-major de Ney, au III^e corps. Arrivé à son poste, Napoléon l'accueille d'un : « Allez, faites de la bonne besogne ! » Jomini flatté, rayonne et, de bon esprit, rejoint Ney. Il connaît les limites du maréchal et pourra les compenser. Napoléon s'est rétabli. Il bouscule les Russes et les Prussiens vers l'Est et Ney leur coupe, plus au Nord, la route de Berlin.

Une fois de plus, Jomini, contre l'obstination de Ney, prévoit les intentions de l'empereur. Le devin est aux anges ; le maréchal se tait en serrant les poings. Venons-en à la bataille : Bautzen, véritable camp retranché dans une boucle de la Spree, où se terre Blücher en ce mois de mai 1813. Face à Napoléon, l'ennemi prussien occupe une belle position défensive. En cas de retraite, l'empereur ne dispose que d'un seul défilé (Hochkirch). Napoléon veut faire boucler ce passage obligé par Ney.

Ce dernier rêve de prendre directement Berlin. Jomini refuse de signer les ordres. Des renforts russes, menaçants, décident finalement Ney à exécuter la manœuvre. Le moulin de Glein, les postes d'arrière-garde sont enlevés. Le piège va se refermer quand le maréchal, pris à partie par de l'artillerie adverse, suspend la progression et fait taire la batterie. Jomini est stupéfait. Pendant ce temps, Blücher s'est dégagé à travers l'espace que Ney aurait dû barrer. Napoléon admet cette fausse victoire, se refuse à poursuivre l'ennemi et attend des propositions d'armistice.



Le général Jomini au service d'Alexandre I^{er}. (Histoire de la Russie... Prégny, 1999, p. 25).

Dans le secret espoir de l'éloigner, Ney propose « Monsieur le Suisse » au grade de général de division. Jomini l'apprend avec joie. Son ami, le baron Monnier, le met en garde. Peu de gens connaissent ses services, trop ne voient en lui qu'un étranger moqueur et protégé. Les jalousies cesseront quand il aura commandé un corps quelconque à l'ennemi. Peu après, le retard mis par Jomini à faire parvenir les états de situation à Berthier donne au prince de Neuchâtel l'occasion de le réprover et de le mettre aux arrêts.

Jomini accuse mal le coup. L'affront le blesse intimement. Le désespoir l'envahit. Pendant l'armistice, les Russes reprennent leurs propositions de négociation. Après un dîner copieusement arrosé, Ney s'emballe, Jomini porte la main à son

épée, la dispute risque de mal tourner. Le lendemain, réconciliation au déjeuner. Ney, parle de division. Jomini se reprend à espérer. Or, rien de tel sur la liste des promotions ! C'en est trop. Jomini écrit une longue lettre de démission à Napoléon. Effondré, ne souffrant plus ingratitude ni humiliation, il profite de la trêve pour passer dans le camp russe. C'est le 14 août 1813. Il ne sait pas que l'empereur vient de signer sa promotion au grade de général de division.

Lorsqu'il apprend sa défection, Napoléon écrit à Cambacérès : « L'Autriche nous a déclaré la guerre (...). Une partie de l'armée russe et prussienne est entrée en Bohême. J'augure bien de la campagne. Moreau est arrivé à l'armée russe. Jomini, chef d'état-major du prince de la Moskowa, a déserté. C'est celui qui a publié quelques volumes sur les campagnes, et que depuis les Russes pourchassaient. Il a cédé à la corruption. C'est un militaire de peu de valeur ; c'est cependant un écrivain qui a saisi quelques idées saines sur la guerre. Il est Suisse. » Dans d'autres lettres, il est question de jugement et même d'exécution par contumace. Napoléon se raviserait dans ses *Mémoires*, à Sainte-Hélène : « (...) Il n'a pas trahi ses drapeaux. Il avait à se plaindre d'une grande injustice (...). Il n'était pas Français. » Plus tard, Jomini lui fera parvenir les deux premiers volumes de son *Histoire critique et militaire de la Révolution* ⁶.

L'accès à l'immortalité (Prague 1813 - Paris 1869)

Prague, mi-août 1813. Alexandre I^{er} accueille Jomini à bras ouverts, l'informe de la campagne qui va débiter et lui promet de payer toutes les dettes qu'il pourrait faire.

Le Payernois croit alors avoir trouvé la scène au centre de laquelle il ne sera ni vexé, ni humilié. Cependant, ne comprend-il pas d'emblée qu'il est périlleux de vouloir se hisser au premier rang des généraux coalisés ? L'empereur de « Toutes les Russies » n'est pas entièrement maître de ses actes militaires. Le généralissime se nomme Schwarzenberg. De plus, Alexandre prend pour conseiller particulier le général Moreau, transfuge français que Jomini n'apprécie guère. Aucune décision n'est prise sans de longs palabres entre chefs coalisés. S'il ne révèle aucun effectif français, Jomini attire l'attention du tsar sur le fait qu'il ne faut pas combattre Napoléon en personne mais, en son absence, attaquer partout ses lieutenants.

⁵ Courville, *op. cit.*, p. 62

Jomini se trouve attaché au grand état-major allié, où il représente le tsar. Secondé par le général Toll, il s'aperçoit que ce dernier le dessert plus qu'il ne l'aide. On a déjà compris le danger que le Payernois fait peser sur la réputation des stratèges. Le tsar lui recommande la patience. Moreau admet qu'ils ont fait une sottise. Les luttes d'influence se répercutent au sein des conseillers des souverains ; chacun consulte ses favoris : Radetzki, Languenau, Volkonski, Barclay, Diebitsch.

En août 1813, les hostilités reprennent ; c'est l'attaque de Dresde. Jomini préconise de l'exécuter sur le champ. Les alliés tergiversent ; Jomini enrage. Après de meurtrières palabres, son plan est adopté : il échoue partiellement. Moreau est mortellement blessé. Jomini doit, seul désormais, défendre ses notions de tactique « à la française », mais il s'obstine à donner son avis. A chaque proposition, le tsar répond invariablement : « Il faut voir Schwarzenberg ». Celui-ci renonce à tout mouvement. Jomini se met en colère et lance à Alexandre : « Messieurs les Autrichiens se moquent de vous. Sire, ils vous font jouer un rôle peu digne de Votre Majesté ! » Le tsar est surpris et lui dit : « Général, merci pour votre zèle, mais sachez que je suis seul juge de ma dignité. »

Après la victoire de Kulm, Jomini reçoit la croix de l'ordre de Sainte-Anne, la plus modeste de toutes. Le Suisse gêne ou indispose. Le général anglais Stewart écrit : « La présence de Jomini au quartier général complique et embarrasse tout. » Devant cet affront, le tacticien envisage sa démission. La venue de sa famille à Prague l'en dissuade. La bataille de Leipzig se prépare : 150 000 Français contre 400 000 coalisés vont jouer le sort de l'Europe !

Le tsar consulte Jomini qui refuse le plan de Schwarzenberg. L'engagement lui donne raison, mais aucune vraie victoire, tant les lenteurs de décision paralysent l'ensemble. Napoléon demande l'armistice qui est refusé. La bataille fait rage le 18 octobre 1813. Des bataillons saxons, chez Blücher, passent à l'ennemi. Jomini, de son côté, tempête contre l'état-major coalisé qui ne cesse de sacrifier des effectifs précieux. Pour Napoléon, c'est la retraite ; pour ses troupes, la panique. Il est militairement condamné, mais pas encore agonisant. Jomini ne peut s'empêcher d'éprouver une profonde tristesse. Tant d'incompétences ont eu raison de l'Aigle, du seul être avec qui il a été réellement en symbiose...

Les coalisés fêtent la première grande défaite de Napoléon. Jomini est décoré de la grand-croix, cette fois, de l'ordre de Sainte-Anne. Ecœuré par le comportement des Alliés à son égard, par l'incohérence de leurs opérations, il obtient un congé de repos et regagne la Suisse, essayant d'oublier qu'en quittant l'empereur pour le tsar, il était tombé de Charybde en Scylla...

En dépit d'une défense courageuse du territoire pendant la Campagne de France, Napoléon est contraint de capituler. Les alliés pénètrent dans Paris le 31 mars 1814. Pour Jomini, l'indépendance de sa patrie semble menacée. Il intervient auprès du tsar pour la préserver. Les droits acquis pendant la révolution helvétique, l'existence des cantons de Vaud et d'Argovie lui tiennent à cœur. Là aussi, des médisants de tout poil l'accablent de leur venin. Avec La Harpe, ancien précepteur d'Alexandre, il s'emploie à mener à son terme l'œuvre de la Suisse reconstituée, indépendante et neutre. Jomini est présent et actif à l'instant décisif auprès de l'empereur Alexandre. Le tsar apprécie chez son aide de camp, non seulement le génie militaire, mais aussi la haute intelligence politique et le franc-parler.

1815 : Jomini assiste au Congrès de Vienne, y croise les ténors de la politique internationale : Wellington, Metternich, Hardenberg, Nesselrode, Talleyrand, auprès desquels il prône le rattachement de la Savoie à la Fédération des cantons helvétiques. De retour en Russie, il joue au diplomate, fort de sa fraîche expérience viennoise et des dissensions qu'il décèle chez les Alliés. Il n'assiste pas à Waterloo, mais en fera le récit.

Pour l'heure, le voilà à Paris où Monsieur le Suisse reprend la rédaction de ses ouvrages. Il sera bientôt sollicité par Madame Ney, venue quêter son intervention auprès du tsar pour sauver le maréchal, condamné à mort. Alexandre refuse d'entrer en matière et menace Jomini d'exclusion: Ney est exécuté. Jomini, écœuré, s'attend au pire. Le contraire arrive: Louis XVIII reconnaît ses services rendus à la France lors des négociations de paix. La rédaction de son *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution* ne l'empêche pas de répondre aux attaques du général Sarrazin quant à sa prétendue trahison.

En 1816, Jomini, lieutenant-général aide de camp du tsar, est en congé ; il quitte Fontenay-sous-Bois, pour se rendre en famille à Saint-Pétersbourg. Le tsar lui a demandé d'étudier la situation militaire de la Russie face aux principales puissances européennes. Son mémoire lui vaudra la plaque de l'ordre de Saint-Vladimir. La tsarine lui confie l'instruction tactique des grands-ducs Nicolas et Michel. Mais, souffrant du foie, il devient particulièrement irritable et se met à critiquer... la circulation monétaire en Russie.

Le tsar lui prête de quoi faire imprimer ses livres. Peu importe, il redouble de virulence contre certains personnages du régime. Alexandre lui bat froid au congrès d'Aix-la-Chapelle. Le Suisse est prié de regagner Paris, sans délai. En 1824, ne doit-il pas, contre toute attente, rembourser au tsar le montant prêté pour l'édition de ses ouvrages ? Impossible ! Alors son traitement sera amputé



Le tsar Nicolas I^{er}. (Histoire de la Russie... Prégny, 1999, p. 25).

de la moitié, pendant cinq ans... Il présente toutefois son fils aîné à l'Ecole des cadets de Saint-Petersbourg et se plonge dans la rédaction d'une *Vie de Napoléon racontée par lui-même*.

En 1825, Alexandre I^{er} meurt. Nicolas I^{er} lui succède et libère Jomini de ses dettes, améliore ses revenus, l'invite à demeurer dans la capitale. Le jour du sacre, il le nomme général en chef, puis lui fait diriger une manœuvre d'importance sur les bords de la Moskova. Une frégate, l'*Hélène*, est mise à sa disposition. Ceci est trop beau et ne peut durer. Le ministre de la Guerre Tchernitchev et le major général Diebitsch s'interposent entre Jomini et le tsar pour le desservir.

1828-1829 : guerre russo-turque. Jomini assiste de loin aux combats et ricane des mauvaises dispositions prises par les généraux russes. Il suggère tout de même de sommer les Turcs de se rendre. L'esbroufe réussit. Jomini reçoit le grand cordon de Saint-Alexandre.

1832, la notoriété de Jomini incite le tsar à lui demander d'étudier la création d'un institut militaire de haut niveau. Les intrigues de Tchernitchév aboutissent à son éviction ; il ne sera que membre honoraire de son Académie. Coup de colère, démission ! Départ pour la Suisse de l'indésirable étranger. L'éducation de son second fils le pousse à retourner à Saint-Pétersbourg en 1835.

Chargé de l'instruction du tsarévitch, Jomini rédige son *Précis sur l'art de la guerre*, passe l'hiver à Paris et revient en Russie avec ses *Considérations sur la politique militaire de la Russie*, destinées au tsar lui-même. Sa santé l'écarte de la cour. En 1842, venant de Varsovie, notre général écrit une étude sur les forteresses de Russie, commandée par Nicolas I^{er}. Celui-ci souhaite y apporter quelques adjonctions. Jomini s'empresse et regagne Paris. La révolution de 1848 l'y déloge. Il se réfugie à Bruxelles.

En 1854, les relations se tendent à l'extrême entre la Russie et la France. Jomini se précipite à Saint-Pétersbourg, dans l'intention d'éviter un conflit. Il ne peut voir en privé le tsar, se rend sur la mer Noire où la Russie a attaqué la Turquie. La guerre de Crimée éclate malgré les avertissements du vieux stratège. Nicolas I^{er} meurt pendant le conflit, Alexandre II lui succède. Le nouveau tsar, son



Le tsar Alexandre II. (Histoire de la Russie... Prégny, 1999, p. 259).

ancien élève, lui remet une tabatière enrichie de diamants. Ce précieux témoignage d'estime sera suivi, douze ans plus tard, de l'ordre de Saint-André, le plus élevé de Russie.

Le baron de Jomini vit ses dix dernières années au 129, rue de la Tour à Passy, aux portes de Paris. Il poursuit ses travaux, complète ses souvenirs, rédige un précis inédit sur les campagnes napoléoniennes de 1812 à 1814. Ses enfants, la plupart établis en Russie où ils font carrière dans la diplomatie ou l'administration sinon dans l'armée, le tiennent au courant des réformes entreprises par Alexandre II. Jomini n'hésite pas, à l'intention de celui-ci, de s'atteler à un projet de Constitution et à un mémoire sur l'émancipation des serfs ! Le tsar paiera leur réalisation de sa vie lors d'un attentat terroriste en 1872.

Un quatrième monarque compte au nombre des illustres interlocuteurs du vieux général : Napoléon III. L'impérial neveu le consulte sur la façon de mener la campagne d'Italie. L'appui de l'empereur des Français est utile lors de l'annexion de la Savoie et de ses rives lémaniques. La Suisse reconnaît enfin les mérites de ce patriote « exilé » auprès des empereurs et lui rend hommage.

En vrai républicain, Jomini passe librement d'un souverain à l'autre. Or, ne regrette-t-il pas cette latitude ? Cette dispersion des forces, si contraire à ses principes ? Avant de s'éteindre, le 22 mars 1869, à l'âge de 90 ans révolus, il préface ses *Souvenirs* d'une adresse à ses enfants et à ses concitoyens : « Prenez garde de vous laisser séduire par les avantages apparents du cosmopolitisme suisse. Il est flatteur, sans doute, d'appartenir à un pays qui ajoute à l'indépendance de votre caractère l'indépendance de votre position. Cela est bien quand l'on ne sert pas ; mais si on veut suivre une carrière publique à l'étranger, il est bon d'ajouter le mobile de la patrie à celui de ses devoirs personnels (...). »

Aveu poignant d'un déraciné irréductible qui concède à la patrie l'éminente référence que quatre empereurs n'ont pas su occulter. Si Jomini doit à ces augustes figures un accès à l'immortalité, son vieux fond républicain, pétri d'indépendance et d'audace n'a jamais souffert aucune concession. La détermination de Jomini, à l'égal de son œuvre, défie les systèmes et le temps.

D. M. P.

Bibliographie sommaire

- Jean-François Baqué : *L'homme qui devinait Napoléon : Jomini*. Paris, Perrin, 1994.
- Cambacérès : *Lettres inédites à Napoléon, 1802-1814*. T. II. Présentation par Jean Tulard. Paris, Ed. Klincksieck, 1973.
- Xavier de Courville : *Jomini ou le devin de Napoléon*. Paris, Plon, 1935.
- Napoléon I^{er} : *Correspondance*. T. 16, 24, 26. Paris, Plon, 1868.

Choix d'articles parus dans la « Revue militaire suisse »

- Maj J.-P. Chuard : « Le centenaire du général Jomini », *RMS*, 1969, p. 201.
- Maj EMG M.-H. Montfort : « De Jomini à Clausewitz », *RMS* 1971, p. 416 et ss.
- Francis Aerny : « Le général Jomini (1779-1869). Quelques anecdotes », *RMS* 1989, p. 515.

Divers

- Ami-Jacques Rapin : « Jomini au tribunal de Lecomte, Picot et Savoy ou comment un aréopage militaire helvétique a « condamné » un maître de la stratégie », *Revue suisse d'histoire*, vol. 50, 2000.
- *Revue des études napoléoniennes*. T. II. 1912.

Extrait des publications de Dominic M. Pedrazzini

- 1874-1974. Place d'armes de Bière. Etude historique. Bière 1974. (W 1207)*
- « Le prince Louis-Napoléon à Thoune ou rencontre avec un maître », Souvenir Napoléonien, Paris, 1976. (B brosch 518)*
- « Des artilleurs et des canons », Histoire des troupes jurassiennes. Moutier, Editions. de la Prévôté, 1977. (B 556)*
- Le régiment bernois de Tschanner au service de Piémont-Sardaigne (1760-1786). Fribourg et Lausanne, 1980. (B 583)*
- « Les capitulations militaires dans les traités d'alliance des anciens Etats confédérés au regard des théories d'Emer de Vattel, XV^e – XVIII^e siècles », Actes du Colloque de la commission internationale d'histoire militaire de Montpellier. 1981. (B brosch 523)*
- Guide to Sources in Napoleonic Military History. Berne, Service historique de l'armée, 1982. (Ab brosch 82)*
- La question des nationalités en Belgique pendant le Première Guerre mondiale : le cas de la Flandre. Université de Fribourg, 1985. (Di brosch 118)*
- « Les illusions de la paix. 1919-1939 », Vie et histoire du Corps d'armée de campagne 1, 1892-1986. Lausanne, Editions 24 Heures, 1986. (W 1315)*
- « Opérations franco-suissees en montagne : la campagne de la Valteline, 1635 », La guerre et la montagne. Neuchâtel, 1988. (B brosch 683)*
- Inventaire du fonds Général Nicolas de Gady aux Archives de l'Etat de Fribourg, Bourguillon, chez l'auteur, 1990-1991. 6 vol.
- « Conceptions et réalisations humanitaires du général Guillaume-Henri Dufour lors de la guerre du Sonderbund ». Actes du Colloque des précurseurs de la Croix-Rouge. Genève, Société Henry Dunant, 1991. (B brosch 794)*
- « Guillaume-Henri Dufour et les Bonaparte ». Actes du Colloque Dufour. Genève, Société d'histoire et d'archéologie, 1991. (B 2058)*
- « Les planifications militaires franco-suissees, 1936-1940 », Actes du Colloque sur la campagne de 1940. Paris, Mémorial Jean Moulin, 2000. (à paraître)
- « Le Valais et Bonaparte », Actes du Colloque « Bonaparte et les Alpes ». Martigny, ASHSM, 2000 (à paraître).

* Cotes de la Bibliothèque militaire fédérale, Berne.

D. M. Pedrazzini (1948). Chef des Services généraux de la Bibliothèque militaire fédérale, secrétaire général de l'Association suisse d'histoire et de sciences militaires. Vice-président de la Société romande des armes spéciales. Président de l'Institut fribourgeois d'héraldique et de généalogie. Colonel d'artillerie, 1. adjudant à l'état-major du corps d'armée de campagne 1, 1998-2000.